



TITANE

Film de Julia Ducournau
Palme d'or au Festival de Cannes 2021

Tout sur mon père, au rouge d'Almodovar, à *l'Orange mécanique*,
Les mystères d'une âme de Pabst à Ducournau, de Freud à Lacan,
TITANE est la version originale d'un film onirique et réaliste, fantastique et romantique, de la fonction phallique, du manque à être, de la métamorphose.

AU NOM DU PÈRE

Le seul souvenir, encore douloureux — les larmes lui viennent — du divorce de ses parents, est ce long silence que conduisait son père et amenait chez une nouvelle maîtresse la patiente qui consultait chez le psy; depuis 50 ans elle ne l'avait pas revu. Le film commence par un même voyage en voiture, silencieux. Le père médecin conduit, impassible. La fille impatiente, tente d'attirer son attention. C'est l'accident, le traumatisme qui force le destin : elle, timbrée d'une plaque de titane, lui, déchu de sa paternité.

Du corps à corps

La caméra se fait subjective et projective, émotive et sensitive. Tous les sens sont convoqués à entrer dans la danse. Si le spectateur surmonte la peur de se voir jouir de l'horreur, alors il ouvre les yeux fascinés non d'un voyeur, mais d'un acteur. Il participe avec son corps aux éclats pulsionnels, aux débordements sexuels d'une hyper féminité et hyper virilité. La réalité, la précision, le rythme, la couleur, les odeurs desquament en pellicules de la peau lacérée. Les fluides, sang et lait, dégoulinent, vidangés comme des huiles d'automobiles. Dans un corps à corps sans paroles, les gestes de tendresse se terminent en coups mortels de turbulences schizoïdes. Alexia perce l'oreille d'un soupirant qui ne veut rien entendre de sa détresse, mais déverse par la bouche un flot de sperme tétanisé sur une épaule qui se tait. Elle mord les tétons chromés de piercings chez sa copine. Elle enfonce un pied de fauteuil au plus profond de la gorge d'un partousard, pour lui fermer la gueule. Elle fait mal, méprise la douleur infligée, punit le partenaire de ne pas répondre à son vrai désir. C'est un corps de femme déliquescents et lacéré où l'on se casse le nez. Il faut l'emballer, le contenir par un enveloppement de bandelettes, tels les autistes en crise d'agitation ou les momies allongées pour l'éternité. Il faut cacher le manque pénien, et le trop plein utérin fécondé par une Cadillac flamboyante dans un orgasme *de Métal Hurlant*. Le corps dégenré, ni femme ni homme, a perdu la parole. Les mots sont des mensonges. La beauté des laids éclate.

**De père en pères,
Les trois temps du film,
Les trois mues de la métamorphose de la métaphore**

Quand le *père de la réalité* biologique, ne tient pas sa parole ni de père dans sa fonction familiale ni de médecin quand il examine sa fille : « Y - a rien ! » il devient inutile et forclos. Il perd ses attributs de père que les psychanalystes appellent la fonction phallique. Le phallus représente non pas le pénis, mais la fonction d'autorité qu'on lui attribue et qui fait la loi en position d'Idéal du moi. Relisant le complexe d'Œdipe inventé par Freud, Lacan procède par déplacement en translatant le phallus imaginaire en phallus symbolique, et par condensation en intégrant la castration et l'interdit de l'inceste dans le signifiant phallique. Quand Lacan s'interroge sur l'origine des psychoses, il soutient l'hypothèse que c'est la forclusion du *Nom du père*, autre désignation du phallus, qui occasionne les dérèglements psychotiques. Julia Ducournau réinvente au féminin le mythe antique et titanesque du complexe d'Œdipe qui a porté toute la psychanalyse. Elle crée avec son film le complexe de Titane aux prises comme Œdipe aux errements du désir au sein de la structure familiale et aux ambiguïtés du genre mis en acte dans les rapports sexuels, sans être jamais neutre. Le trait contemporain de la modernité du mythe réinventé est l'absence de toute culpabilité. Le père et la loi qu'il représente, font défaut. Le plaisir à tout prix fait ainsi l'économie de la transgression dans la satisfaction du besoin. Tout est permis. Le déni de la transgression refoule l'angoisse de culpabilité — Alexia ne se crève pas les yeux comme Œdipe — il permet ici néanmoins de répondre au désir d'une demande d'amour.

L'autre père pompier est un *père imaginaire*. Titan viril, face aux combattants du feu il règne en maître, protecteur et réanimateur : « je suis Dieu. » Un grand Autre, ensemble qui contiendrait tous les signifiants irréconciliables, l'eau et le feu, le métal et la chair, la vie et la mort, le masculin et le féminin, l'homo et hétéro sexuel dans un *Village People* caserné de corps en fusion en pulsion au rythme des jours où l'on danse souvent, se regarde en coin, se jalouse, se pique, se bat contre le feu et la mort. Mais ce père-là a aussi la tête de sa peur cachée par le masque de son casque. Sa peur du vide, de la solitude, de la castration, en manque d'un fils Adrien perdu. En manque de filiation, de transmission, il adopte notre héroïne cassée, venue de nulle part pour lui donner son savoir-faire et son savoir aimer. Sa sueur, ses poils, ses muscles et ses bras pour l'enlacer, la cajoler, l'embrasser, quel que soit son sexe au genre indéfinissable. La plongée dans le feu destructeur dans la forêt et purificateur dans sa chambre — il brûle son armure — fait jaillir son manque de l'autre. Le Titan a perdu sa superbe assurance, lui aussi est castré, en manque de lui, en manque de l'autre. Son corps augmenté ne se satisfait pas du seul plaisir, c'est l'amour qu'il réclame. C'est une demande d'amour qui sort du trou et se relève pour entendre : « papa. » « je t'aime. » « je t'aime aussi. » Elle aussi l'a adopté. La parole n'est encore qu'un chuchotement, quand la Pietà recueille sur ses genoux son fils martyrisé.

Le *père symbolique* peut renaître. Le corps castré, irréparable chez la femme et chez l'homme, peut apparaître. Le complexe de Titane, Œdipe au féminin, structure la dynamique du symptôme dans la névrose et la perversion, installe le sujet dans une position qui lui permet de s'identifier au type idéal de son sexe, de répondre aux besoins de son partenaire, de satisfaire aux besoins de l'enfant. Le père devient l'accoucheur de sa fille, mère d'une petite Cadillac, apogée rédempteur d'une Passion orchestrée par J. S. Bach. C'est l'opéra flamboyant de la réconciliation des corps et des esprits dirigé par Julia Ducournau. Elle nous sort de la fosse LGBT et nous fait monter sur la scène universaliste.

De l'amour Du plaisir à la jouissance

Titane est une histoire d'amour entre une femme en manque de père et un homme en manque de fils.

« Aimer c'est désirer, vouloir ce qui manque, en espérant que l'autre le comblera. Le sexe occupe le champ du désir et provoque une énigme, une béance entre le besoin sexuel et la preuve d'amour demandée. Chaque partenaire de la relation ne se suffit pas à être sujet du besoin ou objet d'amour. Il doit tenir la place de la cause du désir. On aime un sujet : ni sujet d'amour, car la demande est toujours insatisfaite. On désire un objet : ni objet du désir, car le besoin n'est jamais comblé totalement. L'humain peut-il se satisfaire de n'être que la cause du désir ? Condition du bonheur ? C'est le prix qu'il paye d'être parlant, obligé de faire appel au déplacement (toujours une autre place à occuper) à la condensation (toujours un manque à combler) métaphore et métonymie ! Camoufler cette béance en s'en remettant à la vertu du génital et pour la résoudre par la tendresse est une escroquerie toute pieuse, quelle qu'en soit l'intention. »

Jacques Lacan, *La signification du phallus*, Les Écrits, p. 685 Seuil, 1966

Julia Ducournau se garde bien de camoufler quoique ce soit des êtres que nous sommes, *torchés à la six - quatre-deux* comme disait le président Schreber. Ils ne sont pas pour elle, des femmes et des hommes sans gravité. Quand la transgression devient permission, quand la culpabilité disparaît face à la responsabilité, l'angoisse et l'inhibition sont levées. Que devient le symptôme de l'incomplétude du sujet ? C'est une mutation anthropologique dit M. Gaucher. Julia Ducournau fait preuve d'un bel optimisme pour les générations à venir augmentées. La pulsion de vie triomphe sur la pulsion de mort. Peut alors, régner l'amour absolu, inconditionnel, sans contingences et sans contraintes. La guerre des sexes n'a plus lieu d'être. Il est né l' *enfant de l'Homme* — jouez hautbois, résonnez musettes — né de la chair et du métal associés, de la conscience et de la science réconciliées. Hamlet a séduit le commandeur. Être ou ne pas être ? n'est plus la question.

Julia Ducournau a la passion du corps transcendé par une pulsion de vie résolument optimiste. Elle croit à l'avenir meilleur. Elle prend le cinéma en otage pour sa projection. Et l'on sort de la salle, soulagé et heureux, plus léger ; rien n'est grave. Elle se fait la passeuse d'un corps à l'autre corps par l'écran qui voile et qui révèle notre structure à deux faces. Elle déroule la pellicule qui porte ses personnages comme une bande Moebius qui se retourne sur elle-même. Le film symptôme se hisse à la *dignité du signifiant* salué, ovationné sous l'agitation des palmes d'un festival inspiré et fasciné.

Philippe COLLINET
19 novembre 2021